

1

Au dessus d'elle, une voix rocailleuse se fit entendre :

– Mesdames et messieurs, nous allons dans quelques minutes entrer en gare de Perpignan, nous souhaitons vous revoir prochainement sur nos lignes et, bien que je doive me procurer un nouveau parapluie, n'oubliez pas le vôtre en descendant du train. Merci !

Cet humour à l'accent catalan eut le don de la faire sourire. La journée s'annonçait enchanteresse et, même si ses yeux rougis montraient le contraire, Anaïs Arandani était en partie satisfaite. De cet apaisement fragile lorsqu'à la fin d'une triste romance, on sent imperceptiblement que le ciel s'ouvre sur un nouveau monde.

Elle avait fait le bon choix, en abandonnant Paris et son habitant le plus cruel, Axel, un séduisant régisseur marié, travaillant à Canal Plus et qui semblait avoir oublié la promesse, faite deux ans auparavant : quitter sa femme avec qui il ne s'en-

tendait plus. Le monsieur prenait aussi un malin plaisir à brouiller les cartes quant à leur future vie commune.

Fatiguée de ses attermoissements, elle l'avait sommé de prendre une décision. Il s'empressa de donner quelques coups de canif supplémentaires dans leurs rapports amoureux, se vantant de nouvelles conquêtes moins possessives. Elle l'avait sermonné sans résultat et blessée autant qu'humiliée, elle l'avait publiquement envoyé sur les roses, ce dont il se foutait royalement, la raillant sans aucune retenue. Leur idylle vivait ses dernières heures.

Après une rupture, certaines s'embarquaient pour l'océan indien tandis que d'autres, comme elle, choisissaient le midi viticole, et plus précisément les Pyrénées orientales, où l'attendait un poste de journaliste d'investigation au sein du quotidien régional : *l'Impénitent*.

Sa peur viscérale de l'avion lui avait fait préférer la nationale société des chemins de fer français. Elle redressa son siège, ouvrit les yeux et échangea à cet instant le premier regard complice avec le majestueux pic du Canigou qui, au loin, imposait sa masse bienveillante sur la plaine catalane du Roussillon.

Près d'elle, le nourrisson braillard poursuivait inlassablement ses pleurs tandis que sa mère, totalement plongée dans sa grille de mots fléchés, lui

adressait plusieurs *chut* sifflants à intervalles réguliers. A côté d'eux, un vieux monsieur à la barbe drue, hochait invariablement la tête pour bien marquer sa désapprobation. Le reste du compartiment somnolait ou pianotait sur des ordinateurs portables. Reprenant la position type du voyageur assoupi, elle baissa les paupières.

Anaïs eut subitement en tête cette phrase aux syllabes martelées : *J'ai-trop-pleu-ré-pour-ce-sa-laud !*

Avec lenteur, remontait à la surface cette discussion avec Audrey sa meilleure amie, dans un petit resto de Montmartre, pour sa dernière soirée parisienne.

– Tu te tires dans un pays que tu connais pas... tu parles même pas leur langue !

– Tu exagères, Perpignan c'est quand même pas l'Afrique.

– Tu plaques ton job, oui, ton mec aussi, je sais... tu fous en l'air ta carrière et tout ça pour un ducon aux beaux yeux... ma chérie nous sommes à Paris, dans la plus grande réserve d'Europe !...

Tu en chasseras un autre, pas la peine de te sauver.

– Si, j'ai besoin d'être sauvée... et besoin d'espace et de l'occuper seule...

Une déflagration d'air due au croisement à grande vitesse avec un autre TGV la fit sursauter. Elle rouvrit les yeux. Devant elle, un beau miroir

peuplé de nombreux flamants roses scintillait sous l'effet d'une lumière encore rasante : l'étang de Salses-Leucate.

Le train n°2823 au plus près du rivage semblait à peine effleurer la surface. De la place 54 côté voie, Anaïs, le front collé à la vitre, pour la première fois depuis longtemps, surfait sur les événements contraires.

Toute la semaine précédente elle s'était répété comme un mantra lancinant : *Je m'appelle Anaïs Arandini, je suis d'origine corse, j'ai 30 ans, je suis journaliste célibataire et j'aime la vie.* Ce qui impliquait qu'elle se devait de rebondir très vite, de retrouver une joie intérieure vitale. C'était maintenant, malgré la petite boule au creux de l'estomac.

Elle descendit du train, mit ses lunettes de soleil et se dirigea d'un pas qu'elle voulait allègre vers le grand hall du « *centre du monde* » cher à Dali, où quelqu'un du journal *l'Impénitent* devait l'attendre. En effet, au milieu de la salle, une jeune blonde de son âge, un écriteau plaqué sur sa poitrine. En lettres rouges : *l'Impénitent*. Elle s'approcha et posa son sac devant elle.

– Bonjour. Tu es Emilie la stagiaire c'est ça ?

– Oui c'est moi... vous avez fait bon voyage ?

– Un peu long sur la fin, mais ravie d’être là.

– On va d’abord passer à votre appartement, vous verrez le quartier... l’agent immobilier a dû déposer les clés chez le concierge et je vous conduirai ensuite au journal. Donnez-moi votre sac, c’est par là.

Anaïs suivit la petite blonde toute en rondeurs pulpeuses qui trottinait devant elle en tortillant des fesses. Elle repensa au regard d’Axel sur les femmes à Paris lors de leurs promenades sur les Champs Elysées. Elle souffla d’un coup sec et se porta à hauteur d’Emilie.

L’écart de température de plusieurs degrés était plaisant. Elle fit sauter un bouton de son chemisier.

– Avant d’aller à l’appartement, je voudrais prendre un café... j’en ai bu un dégueulasse dans le train !

– Pas de problème, je vais vous emmener dans un petit bar avec terrasse sur le quai Vauban...

La stagiaire prit la bretelle en direction du centre-ville.

Sur la promenade du quai une légère tramontane, par petits souffles tièdes, effleurait ses bras nus. Elle ne pensait plus à rien. Il lui était impossible d’évoquer un visage connu d’un Paris qui, pas à pas s’estompait sans regret.

Elles prirent place au café, en terrasse. Les ayant

remarquées, le patron vint saluer Emilie qui lui présenta sa chef, arrivée ce jour. Il prit la commande et s'éclipsa, gratifiant Emilie d'un clin d'oeil, fruit d'une longue pratique. Tournant le dos à l'entrée du bar, Emilie d'un doigt levé sollicita l'attention d'Anaïs.

– Vous voyez le type au comptoir, debout près de la sortie... c'est Richard de Baussorme, le fils du principal actionnaire du journal qu'on appelle *le magnat des P.-O.*

Ici, si tu penses vin, tout de suite c'est *Mas Baussorme* !

– Oui j'ai fait le rapprochement, c'est le propriétaire du *Clos de Baussorme* dont on parle tant à Paris, et surtout au sein de « *Libération* ». Avant de venir ici j'avais le choix, Bordeaux et ses intrigues politiques, ou Perpignan et ses mœurs provinciales... j'ai opté pour *l'Impénitent* !

– Vous ne le regretterez pas.

Richard de Baussorme s'arrêta à hauteur de leur table.

– Bonjour Emilie... mademoiselle... passe-moi un coup de fil demain matin s'il te plait. Bonne journée.

Il s'éloigna à pas lents suivi d'une petite blondinette de quatre ans qui, plusieurs fois, se retourna en direction des deux jeunes femmes et leur fit même un petit signe de la main. Anaïs répondit

à son salut. Emilie, sourcils froncés, les regardait s'éloigner.

– Sous son air charmeur et parfois super sympa il cache mal une sale réputation de fêtard souvent violent. Sans l'intervention de son père, il serait certainement en prison.

Le ton posé, sans aucune hésitation cachait mal la volonté d'en dire plus. Anaïs joua le jeu.

– C'est-à-dire ?

– Il l'a sorti d'une sale affaire où ivre-mort il avait tabassé une fille qui refusait de coucher avec lui.

Il n'a pris que du sursis...

– Parle-moi de son père.

– Imposant... Il vit seul dans son mas, je vous le montrerai, quand on y passera devant. Il a perdu sa femme atteinte d'un cancer il y a dix ans environ. Son fils et lui sont fâchés à mort. Et depuis le décès de sa femme, Richard n'a jamais plus adressé la parole à son père.

– Il ne voit pas sa petite fille ?

– La seule fois où monsieur de Baussorme peut approcher Lily, c'est lors de la kermesse de son école, peu avant Noël. C'est tout !

Le ton devenait plus saccadé, trop de choses à dire en même temps. Anaïs voulait en savoir plus mais d'une tout autre nature.

– L'as-tu déjà rencontré, le père bien sûr...

– Croisé seulement. Il est toujours très entouré, jamais seul... le type même du gros ponte avec sa garde rapprochée. C'est vrai qu'il est très riche, et les gens le craignent autant qu'ils le respectent. On dit même que le président de Région lui doit son élection et qu'il serait, vrai ou faux ça j'en sais rien, un ami d'enfance de notre précédent Premier ministre !

– Beau pedigree... A propos de l'indigne fils, pourquoi tu dois l'appeler ?

– Là, c'est pour garder sa fille, ou alors pour le journal, je lui fournis des infos qui l'intéressent.

– C'est très étrange, cette manière qu'il a de te fixer le regard rivé sur toi, sans jamais cligner des yeux !

– Ouais, au début quand je lui parlais, je me concentrais sur sa bouche pour ne pas avoir à le regarder dans les yeux...

– Emilie on va y aller, je voudrais prendre un bain.

– A vos ordres.